nuit dans les coins éloignés des fenêtres. Un immense foyer, dans lequel brûlaient quelques fagots, était le seul objet attrayant qui s'y trouvât, et encore la chaleur et la clarté qu'il répandait n'emplissaient qu'une faible partie de l'espace environnant. Il y avait pour tous meubles dans la chambre une petite table, un banc et une couche de paille dans le coin le plus obscur. C'était un de ces endroits où instinctivement l'on craint de regarder derrière soi, où le son de vos pas se répercute d'une façon étrange, comme si quelque spectre effrayant marchait derrière vous.

André et Gertrude entendirent fermer la lourde porte de leur nouvelle prison et ils se trouvèrent seuls dans la salle. La petite fille conduisit son père sur le banc auprès du foyer et s'assit à ses pieds, tenant ses mains dans les siennes. Elle n'osait regarder que le feu brûlant dans l'âtre et la figure de son père ; mêmes les ombres vacillantes que projetaient les flammes sur la voûte de la salle l'effrayaient par instants. Gertrude avait été accoutumée à la prison, car elle n'avait jamais quitté son père, excepté pendant la nuit, où on l'emmenait coucher dans sa maison pour la ramener le lendemain matin ; mais cet endroit semblait encore plus sombre que le donjon. André n'avait aucun espoir. Sa vie avait été jusque-là libre de grands chagrins, et les premiers qui se présentaient l'avaient complètement abattu. Son seul désir était d'employer les derniers moments de vie qui lui restaient à exécuter une telle œuvre, à laisser après lui un tel souvenir de talent, qu'un jour, lorsque la vérité serait découverte ses enfants, loin d'avoir à rougir du nom de leur père, pussent en être fiers à juste titre. Il se remit donc à ses chers travaux. Pendant un certain temps, ils lui procurèrent une sensation qui ressemblait à du plaisir. Sa démarche devint plus légère et il perdit un peu de cette mélancolie qui était comme gravé sur sa figure. Il oublia presque ses chagrins, son nom souillé, son exécution prochaine, dans l'exercice de son art aimé. Il cessait de travailler, regardait sortie la belle figure de ses mains et se disait à lui-même : " Qui peut prétendre que c'est la main d'un assassin qui a fait cela, que le cerveau qui a conçu cette œuvre a pu méditer un crime ? "

Et peu à peu l'influence de l'art agissait comme un baume sur l'âme du prisonnier, brisée par le chagrin. Son affreuse prison devenait attrayante par les gracieux ouvrages qu'elle contenait, et Gertrude allait et venait au milieu de tout cela, comme l'ange de la consolation. Si le sculpteur se rattachait quelquefois à l'espérance et à la vie, c'était lorsqu'il regardait sa fille bien-aimée ou lorsqu'il contemplait les productions impérissables de son génie.

Le travail d'André toucha à son terme ; sa sculpture sur bois était achevée. Alors l'enthousiasme qui l'avait soutenu jusque-là tomba tout à coup, et l'âme de l'artiste se replia sur elle-même. Il mit la dernière main à cette œuvre, qui pour lui devait être la dernière, puis il se laissa tomber sur son banc comme saisi de stupeur et de désespoir. Gertrude passa ses bras autour de son cou, mais il ne lui parla et ne l'embrassa pas.

" Père, cher père, es-tu malade ? Tu n'es pas fâché contre ta petite fille ? "

Et l'enfant se leva sur la pointe des pieds pour essayer d'écartier ses mains, dont il cachait sa figure.

C'est à peine si André semblait avoir conscience de la présence de sa fille. Il ne bougeait pas et répétait d'une voix basse et entrecoupée :

" J'ai achevé mon œuvre... je n'ai plus d'espoir qu'on me fasse mourir à présent ! "

La pauvre petite, à qui l'on avait jusque-là laissé ignorer la condamnation de son père, se mit à pleurer, mais ses larmes ne furent pas remarquées par André.

Une heure plus tard, deux magistrats de Bruges entraient dans la salle. Ils venaient voir l'ouvrage terminé de l'artiste. Quelque grande que fût la réputation d'André, ils ne s'attendaient pas à trouver un groupe si magnifiquement beau que celui qu'ils avaient sous les yeux. Le sujet de ce groupe était *la Justice éternelle* ; non pas la femme aux yeux bandés, tenant des balances dans ses mains, mais un ange aux yeux grands ouverts, voyant tout et récompensant chacun selon ses mérites.

Ils examinèrent ce travail en silence, puis ils se retournèrent vers l'artiste, qui, sombre et hagard, se tenait derrière ses juges. L'un d'eux, un vieillard, était attendri jusqu'aux larmes. Oubliant la dignité de son mandat, le magistrat prit la main de l'artiste et le conduisit à un siège.

" Il ne faut pas rester debout, maître André ; vous n'êtes pas fort à présent, dit-il avec intérêt. Asseyez-vous et reposez-vous, tandis que nous admirons votre magnifique ouvrage. "

Le sculpteur obéit sans répliquer ; il était maniable comme un enfant. La petite Gertrude, qui s'était sauvée à la vue des étrangers, revint auprès de son père et resta silencieuse derrière lui, le tenant par ses vêtements. Les deux magistrats contemplaient la sculpture et ne pouvaient pas contenir leur admiration. L'œil de l'artiste s'alluma un instant en entendant leurs éloges, mais aussitôt sa figure reprit son cachet ordinaire de mélancolie.